B. XXIV.

REMISE D'UNE MÉDAILLE

ET

D'UN LIVRE D'OR

AU

Professeur S. POZZI

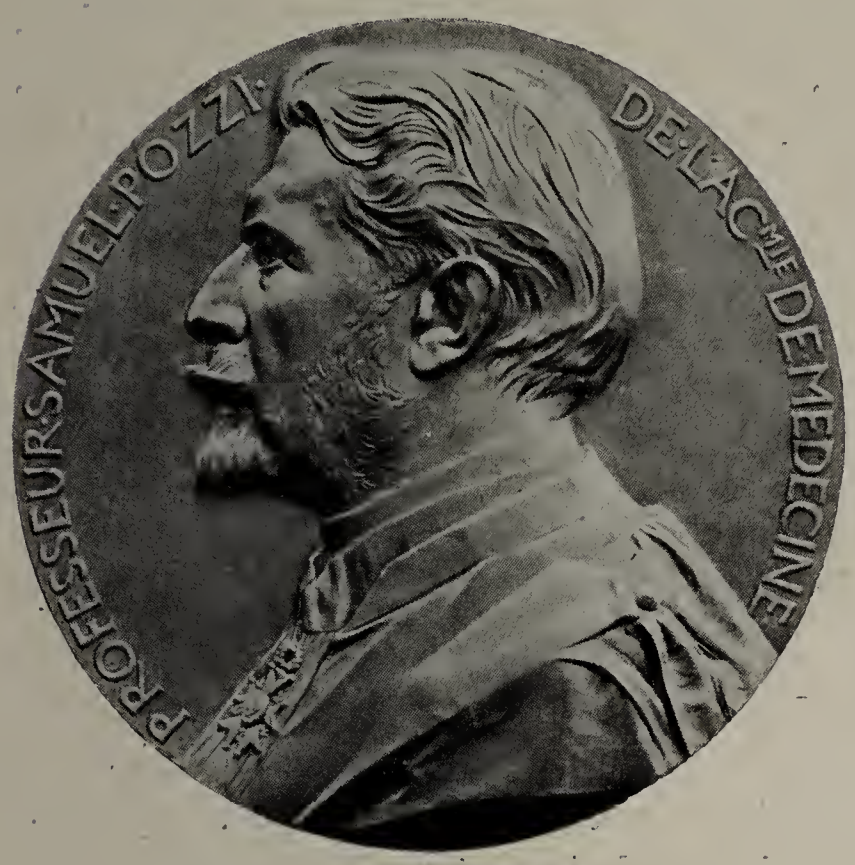
24

8 Juillet 1906

91784

REMISE D'UNE MÉDAILLE ET D'UN LIVRE D'OR

Au Professeur S. POZZI



Le dimanche 8 Juillet, à 10 heures du matin, dans une cérémonie intime, une médaille, très artistiquement gravée par le maître Chaplain, a été remise à M. le professeur S. Pozzi au nom de ses amis, de ses collègues et de ses élèves, à l'occasion de sa Présidence du XVIIe Congrès de chirurgie (Paris, 1904) et de sa promotion au grade de Commandeur de la Légion d'honneur.

En même temps et en souvenir de vingt années d'enseignement à l'hôpital Broca, M. le professeur S. Pozzi recevait un Livre d'Or luxueusement édité par la maison Masson. Écrit par des élèves, des collègues et des amis du Maître que l'on fêtait, il est le premier de ce genre paru en France et contient 24 mémoires originaux, illustrés de 17 planches en couleur ou en noir et de 61 dessins.

La cérémonie a eu lieu dans l'amphithéâtre des cours ; le professeur S. Pozzi, comme pour ôter toute espèce de caractère d'apparat à cette cérémonie amicale, avait revêtu son costume ordinaire d'hôpital, blouse et tablier ; ses chefs de clinique, ses internes et ses externes étaient également en tenue de service.

Parmi les nombreux élèves, amis et collègues du professeur Pozzi, nous citerons MM. Dastre, de l'Institut, le prof. Albert Robin, Huchard, Hallopeau, Charles Monod, Sevestre, Walther, Gley, Widal, Florand, Pierre Delbet, Lermoyez, Würtz, Gustave Le Bon, Georges Hervé, Lepage, J.-L. Faure, Thiéry, Rieffel, Retterer, Hennequin, Adrien Pozzi (de Reims), Wallich, Deniker, Despréaux, Foveau de Courmelles, Evans, Delaunay, Wassilieff, Couvelaire, Barnsby (de Tours), Vallon (de Villejuif), Baréty (de Nice), Schuster (de Prague), A. Brochin, Latteux, Estrabaut, Desfosses, Berthod, Montagu, Matza, Cambours, Bender, Lœwy, Zimmern, Cazenave, etc., et un grand nombre d'élèves du professeur S. Pozzi, français et étrangers.

Parmi les notabilités non médicales nous citerons M. Chaplain (de l'Institut); M. Hébrard, directeur du *Temps;* Gustave de Coutouly, ministre plénipotentiaire; Henri Monod, ancien directeur de l'Assistance publique au ministère de l'Intérieur; Bonnier, directeur de l'asile de Charenton; Ducasse, juge d'instruction au tribunal de la Seine, Leroy-Dupré, Alex. Bisson Le Brasseur, Laroze, Pierre Masson, Bouchez, etc.

M. Clemenceau, ministre de l'Intérieur, avait tenu à assister à cette cérémonie.

Après avoir reçu une magnifique gerbe de fleurs que lui offrait une jeune opérée au nom des malades de son service, M. le professeur S. Pozzi entra dans la salle d'amphithéâtre, précédé du doyen de la Faculté, M. le professeur Debove, qui avait accepté la présidence de la cérémonie.

Au milieu des applaudissements M. le professeur Debove remit au professeur S. Pozzi la médaille, véritable œuvre d'art de Chaplain, et M. le Dr Jayle le Livre d'Or. M. le professeur Joseph Renaut (de Lyon), au nom des camarades d'internat de M. Pozzi, M. le Dr Albert Martin, professeur à l'Ecole de médecine de Rouen, au nom de ses élèves de province, M. le Dr Dartigues, au nom des élèves actuels de son service, M. le Dr Le Double, professeur à l'Ecole de médecine de Tours, au nom de ses collègues de la Société d'anthropologie, M. le Dr Delangre (de Tournay) au nom de ses élèves étrangers et en particulier de ses élèves belges, ont prononcé des discours auxquels a répondu en terminant M. le professeur S. Pozzi.

Discours de M. le professeur DEBOVE

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

L'usage d'offrir des médailles à nos collègues se généralise. Il répond à un besoin, besoin pour les élèves de témoigner leur reconnaissance, besoin pour les amis de manifester leur affection.

Chez nous, maîtres et élèves sont étroitement unis, et ceci remonte à des temps très anciens, comme l'atteste le serment d'Hippocrate par lequel on jurait d'estimer ses maîtres à l'égal de ses parents et de considérer leurs enfants comme des frères.

Nos sentiments pour nos élèves sont en effet paternels. Nous ne leur apprenons pas seulement la médecine, dans nos conversations familières; nous les entretenons des problèmes qui passionnent l'Humanité; notre empreinte sur eux n'est pas exclusivement médicale; ils finissent par être formés à notre image et c'est peut-être la raison de notre tendresse.

Ces rapports de maîtres à élèves sont un des caractères honorables de notre profession, c'en est aussi un des plaisirs, car l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit de sentiment; il a d'impérieux besoins affectifs; il en tire ses plus grandes joies et aussi, hélas! ses plus grandes peines.

Nombreux sont ici les amis de notre cher Pozzi, les uns liés par une dette de reconnaissance, d'autres par une communauté d'idées, d'autres par des souvenirs de jeunesse. Je suis de ces derniers. Aussi ai-je accepté avec empressement de présider cette cérémonie.

Il y a quarante ans que je te connais, mon cher ami. Ceux qui ignorent ton âge s'imagineront que je t'ai connu au berceau. Je t'ai suivi dans ta brillante carrière, j'ai applaudi à tous tes succès. Les jeunes gens qui nous écoutent ne connaissent pas le charme d'une vieille amitié. Ils ignorent qu'arrivé à un certain âge, on n'a plus de nouveaux amis, le cœur est trop vieux; aussi, faut-il garder soigneusement les anciens, et c'est pour cette raison que je tiens à la précieuse amitié de Pozzi, et que je suis heureux de l'affirmer publiquement.

Il y a cependant quelque chose qui manque à notre réunion, ce sont les dames. Elles eussent été l'ornement de cette salle, et leur présence était d'autant plus indiquée qu'elles connaissent mieux que nous la puissance des liens affectifs. Qu'il me soit permis de dire aux absentes que nous avons pensé à elles et que cette pensée a été la joie de cette fête.

Discours de M. le professeur J. RENAUT

MEMBRE ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Mon cher Samuel, il semblera peut-être à beaucoup de ceux qui sont réunis ici pour te fêter, que j'y vienne, moi, un peu comme cet épervier très prudent dont parle, en sa tierce centurie, maître Joachim Camerarius, médecin de Nuremberg et

faiseur d'emblèmes. Car c'était là un oiseau qui ne se montrait, ni ne parlait, que lorsqu'advenait un beau jour [1].

Et j'ai vraiment l'air d'avoir choisi, pour te faire mon compliment, ce jour et cette heure, et venir m'y faire place, comme des coudes, parmi les compagnons les plus assidus de ta vie : ceux-là qui, pour la plupart, ne me connaissent guère que par ouï-dire. Comment donc se fait-il que moi, l'habituel absent, j'ose me lever pour te parler au nom de tes amis, et que même je relève ceci comme un droit?

Tu le sais bien! Mais aux autres il faut que je dise pourquoi. — Messieurs, c'est que ni le temps, ni l'espace, ne sépareront jamais ceux-là qui, forcément, doivent se retrouver toujours. J'entends ceux qui, à l'aurore même de leur vie d'homme, se sentirent d'un coup unis en *esprit*, en *effort* et en *idéal* tellement et de telle façon, que leurs routes personnelles purent, il est vrai, diverger en apparence; mais ceci sans que tout du long, la chanson de leurs âmes ait un instant pu cesser de marquer chaque pas du chemin par l'accord parfait.

Et il faut bien le dire, entre nous deux un tel accord ne date pas d'hier. Cet Aquitain, que voici, et ce Celte, que je suis, se rencontrèrent et se comprirent pour la première fois à la conférence du maître Lannelongue. Notre amitié date d'avant l'internat (1868) et de notre commun, et ferme, et synergique travail dans ce milieu que je viens de dire. Avec nous, il y avait là beaucoup de jeunes hommes, et l'avenir de quelques-uns fut plein de promesses, comme aussi leur vie fut trop courte! Chers amis Bourdon, Terrillon, où êtes-vous?... « Mais où est le preux Charlemagne? » — Nous nous disons quelquefois cela un peu mélancoliquement, mon cher Pozzi, quand nous nous serrons la main quelquefois — trop rarement, — par exemple, à l'Académie, où nous nous retrouvons, Landouzy, toi, Sevestre et moi, comme formant le dernier carré de la vieille garde de notre ancienne conférence!

Puis, nous fûmes de cette belle promotion d'internat, celle de 1869, à laquelle la Faculté doit son actuel doyen, notre cher ami Debove, et qui elle aussi peut compter ses illustres et ses morts. Mais surtout nous fûmes en 1873, avec Albert Robin (*animæ dimidium* pour nous deux), de cette inoubliable chambrée d'internes de la Charité, où se lièrent surtout nos âmes. Il me faut dire, Messieurs, ce que fut cette réunion de jeunes hommes alors. Sans quoi, vous ne comprendriez pas tout à fait Pozzi.

Jeunes, nous l'étions, oh! très, d'esprit comme de cœur. Et hommes tout à fait, certes aussi virilement, mais non (du moins au début) sans quelque mélancolie. A cette époque-là nous avions (nous semblait-il) certainement quelque chose à revancher, et sans doute aussi quelque chose à refaire. Même, nous sentions assez douloureusement — tous — sous notre septième côte gauche, comme la meurtrissure d'un poing mal ganté. Aussi prétendions-nous reprendre beaucoup de choses, et le faire au besoin du poing nous aussi, mais gantés à la française, élégamment, fortement et à la façon... de Grenoble si vous voulez! Mais nous ne savions pas très bien comme. C'est alors, mon cher Samuel, que tu apparus, parmi nous, comme le génie même et l'incarnation pour mieux dire de cette si désirée Renaissance...

De la Renaissance, oui, à tous les points de vue tu en étais l'homme! Messieurs, je veux vous parler du moins un instant de cette heure jolie, telle qu'après un hiver triste l'est un renouveau dans la synergique ascension de ses sèves montantes. Pour un tel travail de préfloraison, il fallait un rythme; ce fut Pozzi qui, le trouvant en lui, l'induisit en nous, marqua la mesure et fut le chorège.

---

1. *Nubila si fuerint, sapienter comprime linguam;*
Tunc loquere, illuxit si qua serena dies.

Symbolorum et Emblematum centuria tertia. Excudebat Paulus Kaufmann, 1598.

Une puissante, une inexprimable force de vie et d'action débordait de lui, et dont l'exubérance même se fondait harmonieusement en cette héréditaire grâce, en cette souplesse florentine qui jamais ne lui firent défaut, même en les plus graves et sévères occasions de ses actes et de ses œuvres. Et cela fit de lui pour nous, ses camarades, un modèle, comme fut pour nous une quotidienne joie cette caresse de sa voix légère ou grave, donnant une suprême note artistique et si française à tout ce qu'il fit, comme en se jouant, avec constamment des visées profondes. Et nous le voyions avec étonnement tout savoir, et tout si bien dire! Chirurgien, vous le savez bien, il l'était déjà et de reste. Anatomiste, oh! combien : — Je me souviendrai toujours, pour mon compte, de l'histoire des circonvolutions cérébrales. « Comment (me dit-il un jour — à moi le morphologue de la bande), toi, qui vas concourir, tu ne sais pas cela? » — Ni personne non plus, répondis-je (car à cette heure-là Charcot n'avait pas encore tout dit). Alors, entre deux, trois ou mettons au plus quatre cigarettes, il m'apprit *définitivement* cette chose ignorée alors de nous tous. Après quoi, il conclut en m'éblouissant du léger vol de flèches de ses triolets du matin. Car si l'on parlait de rimer il était le maître. Et ainsi du reste! — C'est, de la sorte, grâce beaucoup à lui qu'en 1873, à la Charité, se révéla à nous tous cette chose toute moderne : la notion du travail sans prétention, du savoir sans pose, de l'érudition sans grandiloquence, et d'une élégance scientifique étrangère à toute attitude hiératique. A ce quadruple point de vue, sans nombrer les autres, nous avons tous été, de quelque façon, les disciples de Pozzi. A vous maintenant de nous dire, Messieurs qui nous allez succéder, si la science contemporaine y perdit davantage que ne fit l'Art Grec avec ce sculpteur qui démaillotta les Dieux de l'Erechtéion, pour montrer qu'ils pouvaient se mouvoir comme des hommes et y garder quelque noblesse en tendant à chacun la main...

Voyez d'ailleurs — sans davantage compter une telle influence sur l'attitude de toute une génération, quelle fut au vrai l'œuvre personnelle de l'homme qui l'avait exercée? Je ne prétends pas juger ici le chirurgien, je ne saurais. Mais quand je parlais tout à l'heure d'une « Renaissance », je puis pour le moins dire que je n'exagérais point. C'est même le contraire. — En chirurgie, mon cher ami, tu n'as pas fait *renaître*, tu as fait *naître* ici quelque chose! Veuillez me dire, Messieurs, ce qu'était en France la Gynécologie avant Pozzi? un nom. Et qu'est-elle maintenant? une chose et son œuvre. Si bien, qu'il a fallu que, bon gré — peut-être malgré, — l'on créât céans cette chaire pour cet homme; et que tout au rebours, sans cet homme, cette chaire n'eût de longtemps sans doute existé, parce qu'elle eût paru peut-être un peu haute pour quiconque y eût prétendu monter.

Dans l'immense révolution subie, en moins de trente ans, par la chirurgie abdominale féminine, qui d'ailleurs a joué, qui eût pu jouer chez nous un tel rôle de démiurge, sinon toi, mon cher ami? Tu pouvais sans doute, par d'éclatantes preuves scientifiques, faire accepter par l'École telle des modernes hardiesses dont les meilleurs de nos maîtres d'antan eussent dit qu'elles étaient des chimères — ceci, en leurs heures d'indulgence, bien entendu! — Mais ce n'était pas assez pour prévaloir, ni surtout pour imposer au flanc meurtri d'Ève, ce

Trait sauveur, pénétrant et prompt comme l'éclair

qui devint celui de ta maîtrise propre et vraiment, celle-là, incomparable au point de faire accepter parfois à l'être le plus délicat, le plus frémissant qui soit au monde — la Femme — cette redoutable et salutaire blessure, comme elle l'eût fait d'une caresse. Ah! tu avais su savamment ganter le poing qui tenait le fer!

Ainsi tu devins le Maître de la Gynécologie française, un Maître de ton époque d'ailleurs et sans épithète; et tu peux maintenant voir ton œuvre debout et la

contempler de haut. Tu vas la signer aujourd'hui fièrement de ce sceau précieux à ton effigie. Ainsi, rien n'aura manqué à ta vie de savant et de grand artiste, pas même le brillant symbole de celle-ci, modèle de main de maître dans le métal incorruptible. Quand on a vécu comme toi par son large esprit dans le monde, par la science et pour la science dans l'École, par le conseil pour sa Patrie dans le plus haut des corps de l'État, qu'on s'est fait — toujours comme toi — le missionnaire parfois, le champion toujours du bel et clair esprit chirurgical français, au loin toujours plus et jusque sous des cieux constellés « d'étoiles nouvelles », il était pour ce moins juste que ton pays s'aperçût de cela à son tour, et que de son zénith se détachât une de ses étoiles de première grandeur, pour venir se poser doucement, puis fleurir comme d'elle-même sur ta poitrine : digne de ce pays et digne de toi! Et c'est cela aussi, qu'après beaucoup d'autres choses, te dit cette médaille que nous t'offrons aujourd'hui.

Ce qu'elle ne te dit pas, à toi le grand travailleur de toutes les heures de ta vie, c'est de te reposer désormais, immobile sur la chaise d'ivoire dévolue par notre droit latin à ceux qui exercèrent noblement les magistratures curules. Tu ne le voudrais pas, tu ne le feras point, nous ne le voudrions pas non plus. Ne te repose qu'un seul instant, mon cher et vieil ami; jouis seulement de cette heure que t'ont préparée notre admiration et notre amitié!

Discours de M. le Docteur F. JAYLE.

Mon cher Maître,

De toutes les fleurs qu'on vous offre en ce jour, il m'est donné de vous présenter la plus rare. Pour la première fois, elle éclôt sous le ciel de France; en naissant pour vous, nul doute qu'elle ne soit venue sous d'heureux présages et qu'elle ne fleurisse bientôt à nouveau, cultivée par d'autres mains non moins diligentes que les miennes. J'en ai recueilli la semence, il y a de nombreuses années déjà, dans un pays moins doux et moins riant que le nôtre où j'étais allé m'enquérir d'autres coutumes et d'autres vues. Depuis, j'ai gardé soigneusement, presque jalousement, la précieuse graine, cherchant le sol, le temps, la culture favorables. Je lui voulais une germination active, une venue plantureuse, une poussée hâtive et robuste capable d'une floraison resplendissante.

Or, cette année qui se trouve pour tous vos élèves et vos amis une année de fête, j'ai pris la petite graine dans la cachette où je la tenais soigneusement enfermée depuis quinze ans et, non sans un battement de cœur, je l'ai semée. La terre qui la reçut fut d'une fertilité extrême, le ciel lui prodigua ses faveurs et la graine germa vite et la plante poussa drue, comme il advient, à la belle saison, des grands blés dont on suit la rapide montée dans la plaine. La fleur est venue éclatante de couleur, l'éclosion est complète; permettez-moi de lui donner un nom brillant comme elle : Livre d'Or.

Le Livre d'Or que nous vous donnons, mon cher Maître, en souvenir de vingt années d'enseignement à l'hôpital Broca, voudrait être pour la clinique gynécologique de la Faculté une nouvelle parure en même temps que vous rappeler le souvenir de collègues et d'élèves qui avant tout vous aiment.

Le premier nom que j'ai été très heureux d'écrire sur la première page est celui du professeur Pinard. Nous avons ici pour ce maître le respect que nous témoignons

à tous ceux qui ont la charge si difficile et si ardue de l'enseignement de notre art; mais ce sentiment n'est pas le premier. Voulez-vous me permettre de me reporter à cinq ans en arrière? C'est déjà le passé, et c'est pourquoi je me permets d'en parler. La chaire de gynécologie venait d'être créée, il fallait lui donner un titulaire. Plusieurs compétiteurs surgissent, tous des maîtres, tous soutenus. L'instant était décisif. Alors l'on vit, dans le Grand Conseil qui se tenait à la Sorbonne, le professeur Pinard se lever, et avec l'ardeur et la conviction inébranlables que donnent les causes justes, prendre en main votre candidature, et, par le poids de sa haute autorité, la faire triompher. De ce jour naissait ici à son endroit le sentiment qui prime le respect : l'affection.

Après M. Pinard, vous trouverez, mon cher Maître, un nom très cher à la science française, M. Eugène Bœckel, de Strasbourg. Je ne puis jamais sans émotion prononcer ce nom; puisse-t-il durer longtemps encore! c'est le seul reste vivant de deux siècles et demi de l'enseignement médical français dans un pays que nous ne pouvons ni ne devons oublier.

Vous trouverez ensuite un mémoire de M. le professeur Auguste Reverdin, de Genève, qui, pour vous, a repris ses Souvenirs gynécologiques.

« Le culte des ancêtres, fort en honneur chez certains peuples, que nous traitons volontiers de sauvages, semble se perdre trop facilement chez nous. Sous prétexte que la vie marche à grands pas, on oublie trop vite les choses et les gens d'autrefois. » Ainsi dit Reverdin, et, abordant son sujet, « vers l'an de grâce 1860 » époque « où le bidet était un luxe et le bock un inconnu », il nous rappelle Courty « un gros livre, bon enfant » et nous jette en pleine Académie, où Velpeau déclare « exclure l'ovariotomie des opérations justiciables, quand même les guérisons annoncées seraient réelles ». Avec une verve intarissable, Reverdin refait l'histoire de cette opération qui fut comme le « Sésame ouvre-toi » de la gynécologie contemporaine. Koeberlé, Simon, Carl Braun, Marion Sims, Péan défilent successivement, chacun si bien marqué au coin de la parfaite observation que, tels des héros de drame antique, ils s'animent, se meuvent, et s'individualisent au point de se faire reconnaître, à nous jeunes qui ne les avons jamais vus.

Avec M. le professeur Thiriar (de Bruxelles), du passé nous allons vers l'avenir par un mémoire de haute importance sur la méthode oxygénée en chirurgie; à le lire, on sent que la chirurgie vient de s'enrichir d'une donnée thérapeutique qu'il est bien de circonstance de qualifier de vivifiante.

M. le professeur Treub et M. Mendès de Léon (d'Amsterdam) se sont tous deux attachés à l'étude de l'inversion utérine; par leurs noms se clôt la liste de ceux de vos collègues et amis, et de pays de langue française, inscrits dans le Livre d'Or.

Et j'aborde les représentants de la province par un nom qui vous est très cher, celui du professeur Poncet (de Lyon); aidé de son élève Delore, M. Poncet vous donne un très intéressant mémoire sur « l'entrée de l'air dans les veines du bassin ».

M. le professeur Forgue (de Montpellier) vous a réservé un travail qui vous plaira, d'abord parce qu'il est de lui, ensuite parce qu'il traite d'une méthode nouvelle : de l'opération transpéritonéale dans le traitement des fistules vésico-utéro-vaginales. J'ajoute que de fort beaux dessins en couleur rehaussent la valeur du texte.

M. le professeur Monprofit (d'Angers) se rangeant sous votre bannière conservatrice, en matière scientifique, s'entend, a voulu démontrer que bon nombre d'utérus fibromateux ne méritent pas le supplice de la décollation, pour employer un terme pittoresque dû à votre collègue M. J.-L. Faure, et qu'avec un peu de bonne volonté, on peut les garder pour le plus grand bien de leurs propriétaires, après les avoir débarrassés des excroissances qui les gênent.

Enfin, je citerai deux mémoires intéressants de vos élèves Martin (de Rouen) et Barnsby (de Tours), qui prouvent tous deux, dans leurs provinces respectives, qu'on peut être chirurgien émérite sans avoir jamais passé par cette École dite pratique, que d'aucuns jugent encore indispensable aux maîtres du bistouri.

Et voici, maintenant, le bataillon des Parisiens. En tête M. Leguen, un de vos plus brillants remplaçants, qui, saisissant l'occasion par les cheveux, comme il sied, a décrit une complication de cette opération mourante qui a nom *Hystérectomie vaginale*; il était temps assurément mais pas trop tard, et en nous montrant d'une manière saisissante, comme il sait toujours le faire, que des accidents vésicaux et rénaux peuvent suivre l'hystérectomie vaginale, il ne peut qu'encourager les laparotomistes dans le bon combat qu'ils soutiennent.

M. Thiéry, en fin collectionneur, vous offre un lot d'observations d'erreurs d'appendicite qui ferait les délices de M. le professeur Dieulafoy. Vous y verrez entre autres l'histoire d'un vulgaire fœtus qui avait eu l'idée d'élire domicile dans l'utérus d'une jeune fille, et si l'on eut tort de parler appendice, c'est parce qu'il ne s'agissait pas d'un méfait de celui auquel on pense!

Mon cher maître, chacun sait que pour un objet d'art vous êtes capable de faire un long voyage. Dans votre livre, sans vous déranger, vous trouverez un tableau de genre, d'une belle lumière, d'un coloris harmonieux et dont le fini n'enlève rien à l'originalité; il est dû à M. J.-L. Faure et a pour légende : Une Hystérectomie abdominale en 1906.

M. Latteux vous offre un excellent mémoire illustré de trois rares et magnifiques planches en couleurs sur les myomes et fibromyomes kystiques.

M. Cazenave a dépouillé avec toute la conscience que vous lui connaissez cent quarante-quatre hystérectomies abdominales pour fibromes et en tire de très intéressantes déductions cliniques et opératoires.

M. Wallich, encore un trait d'union entre Baudelocque et Broca, met juste au point, historique en mains, la fameuse question de la prétendue menstruation des femmes enceintes.

Et je viens ensuite avec un morceau de résistance tel qu'on les aime dans les Monts d'Auvergne : 11 planches en couleur ou en noir et 35 pages de texte. Le titre n'est guère harmonieux, mais il vient des pays allemands : Kraurosis vulvæ. Puisse le texte, bien français, venger le titre.

M. Proust, qui, à cette heure, détient l'honneur de représenter la chirurgie française au Congrès de nos frères de race et de langue, les Canadiens, nous donne, à propos d'un cas observé dans votre service, une étude très complète des hématuries gravidiques d'origine vésicale.

Avec votre chef de clinique actuel, M. Dartigues, nous passons à l'inventaire de tous les détails de technique opératoire bons à connaître pour la pratique de la laparotomie; d'un style soutenu, à la phrase large et chaude, semé de pointes d'esprit et parfois de traits mordants, son mémoire ne faillit pas durant ses 45 pages que rehaussent 37 bons dessins.

En homme qui tient à ses idées et sait leur donner du poids, M. Lœwy a repris l'exposé de sa méthode des greffes péritonéales en l'étayant de nouveaux faits expérimentaux.

M. Bender a choisi un des sujets les moins connus de la pathologie gynécologique : la tuberculose de la vulve. Vous mesurerez l'importance de l'effort à la longueur du mémoire qui remplit plus de quarante pages toutes hérissées de bibliographie savante et de documents histologiques minutieusement exposés.

Avec M. Zimmern, nous abordons un sujet tout neuf : l'introduction des ions en

gynécologie. Nous voilà bien loin de la curette et du bistouri, mais en ce temps de période triomphale de l'électricité, pourquoi ne pas espérer trouver dans une pile l'influx curateur des maladies inflammatoires et néoplasiques? Avec cette réserve et cette prudence que vous lui connaissez bien, M. Zimmern aborde ce grand problème sous vos auspices.

Il est des hasards curieux, comme symboliques : la première page de ce Livre d'Or, consacré à la gloire de la Gynécologie, est écrite par le professeur Pinard, et voilà que la dernière est signée d'un autre et tout jeune accoucheur, votre élève M. Lequeux, qui vient nous parler de la grossesse angulaire et de ses rapports avec les grossesses ectopiques.

Et tous ces gynécologues, chirurgiens, médecins, anatomopathologistes, électriciens, ne sont-ils pas très heureusement, symboliquement, comme je le disais tout à l'heure, encadrés par ces deux accoucheurs?

Oui, certes, notre tâche n'est pas de mutiler les pauvres infortunées qui viennent à nous; notre plus noble but, notre idéal doit être de soigner, d'amender, de guérir en conservant les organes qu'a créés la nature pour le perpétuement de la race.

Et cette gynécologie conservatrice, amie de l'obstétrique, n'a pas de partisan plus convaincu que vous, mon cher Maître, dont les travaux sur la résection de l'ovaire font date en France et à l'étranger. Voilà pourquoi je suis heureux de voir s'ouvrir et se refermer sur une pensée obstétricale le Livre d'Or gynécologique que vous offrent vos collègues et vos élèves.

Par la longue énumération que je viens de vous faire, mon cher Maître, vous pouvez apprécier l'effort intellectuel qu'a été capable de faire naître l'affection que vous avez su inspirer.

Mais pour mener bien et à temps ce Livre d'Or, il a fallu le concours dévoué et sagace de votre si sympathique éditeur, M. Pierre Masson, que je suis heureux de remercier publiquement; et, puisqu'il s'agit de souvenirs de vingt années, vous m'approuverez d'évoquer en ce jour la pieuse mémoire de son père, M. Georges Masson, dont l'image reste gravée dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

J'ai garde de ne pas oublier l'aimable M. Maretheux, qui a su faire gémir ses presses avec art pour que le Livre d'Or soit digne de vous.

Voilà, mon cher Maître, l'hommage d'affection que je suis si heureux de vous offrir au nom de vos collègues et de vos élèves. Vous eussiez pu le recevoir de mains plus autorisées; mais personne ne vous l'aurait remis avec plus de respect, avec plus de cœur, avec plus de piété scientifique.

Discours de M. Albert MARTIN

ANCIEN INTERNE DE LOURCINE-PASCAL

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE ROUEN

Mon cher Maître,

Vos collègues et vos amis viennent de vous rendre le plus légitime hommage avec une élégance d'expressions qui me fait redouter l'honneur de parler après eux au nom de mes camarades de province. Je ne saurais être, en effet, un aussi brillant interprète de leurs sentiments de gratitude et de respectueuse estime. Mais, si je n'ai pas toute cette aisance et cette séduction que j'admirais tout à l'heure, je n'en

ai pas moins de douce émotion et de sincérité à vous apporter le témoignage de notre filiale affection.

Je laisserai donc simplement parler mon cœur et je revivrai pour quelques minutes l'heureux temps où j'avais l'honneur d'être ici votre interne.

Cette époque inoubliable pour moi est déjà lointaine, bien qu'à vous voir je la crois finie d'hier.

Nous n'avions pas alors le somptueux service que tout le monde admire aujourd'hui; on en parlait seulement comme d'un rêve, réalisable sans doute, mais dans le lointain de l'avenir.

Entre deux opérations, vous caressiez les projets de ce bel hôpital; nous en conversions, vous avec la certitude que vous l'auriez un jour (car vous êtes de ceux qui obtiennent tout ce qu'ils désirent), nous avec le regret un peu amer d'être venus trop tôt pour voir si belle organisation et pour en jouir. Et pourtant, l'avouerai-je, cette vieille baraque en planches qu'était encore Lourcine-Pascal, voilà bientôt douze ans, cette pauvre masure si laide et si dépourvue d'hygiène, ne m'a jamais déplu; tant il est vrai qu'on s'attache quand même aux choses les moins séduisantes, lorsqu'elles sont le cadre de nos affections et de nos joies.

L'espace plus restreint y faisait si délicieusement intimes, si familiales, puis-je dire, les relations du maître et de ses élèves! Et puis, il y avait un tel contraste entre la merveilleuse série des beaux résultats opératoires déjà obtenus et la pauvreté de notre humble salle d'opérations!

Les étrangers s'y entassaient autour de vos internes, gardiens vigilants de l'asepsie en ce milieu peu propice et jaloux de sauvegarder par les résultats la bonne renommée du Maître.

On venait alors ici non pour admirer le luxe de l'installation chirurgicale; on y venait seulement pour vous-même, attiré par vos qualités de clinicien et d'opérateur, et on s'en allait étonné de voir faire si bien avec si peu. La valeur du maître et le dévouement qu'il inspirait suppléaient à la défectuosité du matériel et aux dangers de l'ambiance.

D'autres raisons encore que celles de pur sentiment entretiennent chez moi le bon souvenir du « vieil hôpital temporaire ». Nous y étions pauvres, c'est vrai; mais la pauvreté est une bonne école, et c'est là que les plus anciens de vos élèves ont appris à tirer avantageusement parti des vieux hôpitaux délabrés qu'ils ont retrouvés en province.

Était-il importun de rappeler aujourd'hui, jour de la fête du Maître, et en ce milieu d'élégance chirurgicale, le souvenir du pauvre hôpital de jadis, témoin de ses premiers succès; je ne le crois pas.

Pour mieux apprécier le progrès réalisé, l'énergie de la volonté, la valeur de l'effort, il fallait montrer le point de départ. Ainsi ai-je voulu faire. Qu'on ne m'accuse donc pas de méconnaître la nécessité de cette merveilleuse métamorphose, et qu'on ne me reproche pas de commettre un non-sens chirurgical en rappelant le souvenir ému d'un passé de lutte et de succès. Je sens bien, d'ailleurs, qu'à la place de mes jeunes collègues d'aujourd'hui vos internes actuels, enfants gâtés et Benjamins de la maison, j'oublierais vite la masure d'autrefois pour ne jouir que du confort, de la sécurité opératoire, de la facilité d'études que leur offre l'installation présente.

Tout cela, mon cher Maître, c'est vous plus que personne qui l'avez donné à nos successeurs et à vos malades. Plusieurs générations d'étudiants et de nombreuses opérées en ont déjà profité.

Longtemps encore, vous y dépenserez largement votre inlassable et féconde activité, et, avec de nouveaux élèves disséminés un peu partout, vous sèmerez

encore en maints endroits les bons principes de la noble et saine gynécologie qu'on vous voit pratiquer et enseigner ici.

Vous arriverez ainsi à un second jubilé, car les ans ont sur vous si peu de prise qu'il n'est pas téméraire d'en parler déjà.

D'ici là, votre renom et votre œuvre déjà considérable auront encore grandi; il nous faudra alors pour les mieux célébrer élargir encore le cercle de vos amis et de vos obligés, comme il a fallu agrandir ici même le champ de votre activité chirurgicale. A cette fête, qui sera plus grandiose peut-être mais non plus intime et plus amicale, je donne rendez-vous à tous vos amis, à tous vos élèves, à ceux dont vous gagnerez encore l'affection et la reconnaissance, à vous même, mon cher Maître, toujours jeune et infatigable.

Nous y applaudirons avec vos nouveaux succès le maître bienveillant, le père incontesté de la gynécologie française, et, comme un écho cent fois répété, ces applaudissements vous reviendront de tous les coins de France où votre enseignement s'est propagé par des élèves dont je ne saurais traduire assez éloquemment toute la vénération et toute la gratitude.

Discours de M. DARTIGUES

Cher Maître,

En ce moment où nous marquons et consacrons une étape de votre brillante existence devant des maîtres dont quelques-uns, que j'aperçois ici, MM. Pierre Delbet et Jean-Louis Faure, me sont très particulièrement chers, qu'il soit permis à l'un de vos plus anciens et je dirai presque de vos plus continus disciples, de vous dire *au nom des jeunes élèves* ce qu'ils ressentent de belle joie à vous voir glorifier dans le durable métal que grava de sa prestigieuse main un artiste incomparable afin que fût assurée, au delà de l'éphémère vie, la pérennité de votre souvenir!

Je n'aime point à parler, bien que de Toulouse, et je ne serais pas de mon pays, en effet, si je n'avais le geste bien plus prompt que la parole; ce geste, dans la circonstance, serait d'expansion débordante pour vous donner l'accolade disciplaire, ce qui me dispenserait d'un discours. Mais, j'aime à me figurer, que depuis les temps très anciens, chaque fois qu'une médaille était remise à celui dont elle représentait l'effigie pour les peuples à venir, des paroles étaient dites, n'était-ce que pour faire davantage ressortir le plus éloquent silence du bronze de mémoire. Ce qui se faisait il y a des milliers d'années, il me sourit de le faire aujourd'hui. Et puis... et puis il m'est doux davantage de faire un éloge sincère et *vécu* à la face d'un *vivant* qu'une de ces oraisons thuriféraires habituelles que nous envoyons, par delà la tombe sourde, aux trépassés illustres souvent inconnus de nous!

Cher Maître, il y a déjà plus d'un an, dans un banquet où nous fêtions l'écarlate décoration d'un de vos élèves les plus justement chers, mon ami Jayle, je vous nommai le potentat de la gynécologie! Par cette appellation humoristique, je n'entendais pas considérer et montrer en vous une sorte de despote d'un clan scientifique, non : philosophe libertaire, je n'admets de potentats d'aucune sorte, je ne reconnais que le rayonnement des grandes puissances intellectuelles d'élite, et c'est ainsi que je vous nommai avec joie comme la personnalité scientifique la plus haute et la plus marquante de la gynécologie.

Messieurs, la numismatique a trop longtemps perpétué le souvenir des glorieux sanguinaires, conquérants des races par le sang versé et par la destruction dans

l'épouvante et dans les pleurs. Aujourd'hui, le règne inexorable de l'épée des égorgeurs toujours fumante de la pourpre vermeille voit sombrer le soleil de sa gloire désormais périmée dans l'océan des âges révolus, et les graveurs de médailles doivent perpétuer le souvenir de conquérants nouveaux, ceux de la science dont les cortèges s'avancent, puissamment pacifiques, et dont les victoires s'accomplissent par le sang épargné et par la guérison des êtres dans la joie et les sourires! Il était donc juste que l'on songeât, en ce moment de votre carrière où s'est faite autour de votre nom une concentration universelle des admirations et des respects, que l'on songeât, dis-je, à fêter une fois de plus et d'une nouvelle manière à laquelle l'art et la substance employée semblent donner un caractère plus définitif, l'homme qui a le plus fait pour l'avancement d'une des branches de la science française! Après les distinctions honorifiques épuisées, le bronze numismatique vous attendait; après la reconnaissance gouvernementale des services rendus, devait venir la reconnaissance, plus intime dans son hommage, de vos élèves et de vos amis que voici.

Ce que vous avez fait pour la gynécologie, on vient de le dire très éloquemment, et votre livre surtout en témoigne. Il fut une des premières initiations, il marqua une véritable Renaissance de la gynécologie française, qui possédait de riches trésors de science trop oubliés (c'est vous-même qui l'avez dit). Si j'ose la comparaison, je dirai que votre Traité est apparu comme une sorte de Bible gynécologique à laquelle se pourront joindre ou se substituer même plus tard de Nouveaux Testaments de progrès scientifiques. Dans les temps lointains on ne le lira peut-être plus, ce Traité, parce que l'édifice de science aura toujours monté, mais il n'en restera pas moins la base du monument cachée en partie sous le sol et impérissable; il aura le sort glorieux de ces temples célèbres dont les assises demeurent, malgré les multiples destructions séculaires, et dont les larges dalles où résonnèrent les pas des hiérophantes sacrés revoient le soleil à cause de la ruine elle-même!

Ce n'est pas l'instant d'énumérer vos autres travaux; cette enceinte a retenti de votre enseignement et cela suffit pour qu'on y respire une atmosphère de pure science gynécologique. Mais il est une chose que je veux mettre en évidence pour les enthousiastes qu'une fougue trop juvénile semblerait entraîner vers la séduction prématurée et le mirage de nouveautés trop hardies, belles toujours comme la nouvelle maîtresse, c'est que dans votre vie déjà longue et qui permet l'expérience et la maturité d'un bon sens équilibré, vous n'êtes cependant jamais resté en arrière et avez suivi tout au moins le progrès quand vous ne l'avez pas vous-même indiqué. N'ai-je point vu, il y a déjà de longues années, sur ces quelques mètres de sol où s'est élevé ce magnifique amphithéâtre où nous nous tenons respectueux devant vous, n'ai-je point vu des chirurgiens jeunes, en quête de renommée, d'ailleurs justifiée, recevoir de vous l'hospitalité et avoir l'occasion de montrer sur des malades, dont la chair et la vie étaient cependant l'enjeu, la supériorité de certaines méthodes originales et ingénieuses que vous avez à votre tour préconisées? Quelques-uns l'ont peut-être oublié; moi qui l'ai vu et qui me le rappelle, je le dis hautement pour la justice qui seule m'intéresse.

Le progrès est la vie qui se renouvelle sans cesse, *et c'est lui la Jeunesse*; c'est en marchant pas à pas avec lui que vous avez su rester jeune. Depuis près de quatorze ans que je vous ai librement choisi comme Maître, je vous ai vu le protagoniste de toutes les nouveautés dignes d'attention; non satisfait d'avoir le plus contribué à la restauration de la gynécologie française délaissée, vous avez essayé et favorisé tout ce qui pouvait apporter une perfection à notre art; c'est chez vous que j'ai vu pratiquer pour la première fois, sous forme de position déclive extemporanée, le plan incliné, ce merveilleux adjuvant des opérations abdominales aujour-

d'hui universellement adopté (n'est-ce pas? mon cher Barnsby, que je vois d'ici m'approuver, ce qui me réjouit).

Protagoniste toujours des nouveautés chirurgicales, rien de ce qui touche à l'asepsie, sauvegarde des malades, ne vous demeure étranger, cher Maître, et au lointain voyageur ébloui qu'attira par delà les continents et les mers, votre renommée universelle, vous apparaissez, dans votre salle de laparotomie, comme un nouveau chevalier du Cygne, tout bardé de blanc, sorte de Lohengrin casqué dont la visière couvre-bouche est baissée pour tamiser ce qu'aurait de trop impérieusement âpre la parole stimulante lancée aux aides.

Auprès de vous, beaucoup d'entre nous auront appris qu'il ne faut pas se laisser hypnotiser par la seule technique opératoire; vous montrez tous les jours que l'action chirurgicale s'étend plus loin, que les soins consécutifs donnés aux opérés ont une extrême importance, et cette attention scrupuleuse et méticuleuse je l'ai vue, chez vous, portée au plus haut degré.

Imbus de votre enseignement, nous avons surtout appris à ne jamais désespérer de la vie, si faible qu'en fût encore la manifestation. Auprès de malades agonisants, nous savons qu'il faut lutter jusqu'au suprême souffle. Pour ma part, ici, appelé pendant la nuit par mes fonctions de chef de clinique, il m'est arrivé parfois auprès de moribondes, m'inspirant de votre pensée, de tenter l'impossible et d'avoir par une intervention de désespoir eu le bonheur de sauver quelques patientes, et je puis affirmer qu'aucune joie au monde n'égale la grandeur de cette pure satisfaction.

Et dans ce service de Pascal que vous avez créé de toutes pièces avec une suite d'idée, de persévérance et de prévoyance vraiment dignes d'éloges, vous avez engendré une École dont le rayonnement scientifique a pénétré la France et l'étranger. Pour ma part, pour ma seule part, depuis le jour où j'ai été votre élève, j'ai vu défiler ici plus de cinquante internes dont les noms et l'image sont présents à ma mémoire qui se souvient, plus d'une centaine d'externes et des quantités d'enrôlés volontaires sous votre drapeau. Beaucoup d'entre eux occupent en France et dans les divers pays des places enviables; ils sont des maîtres aussi, issus du grand Maître qui leur communiqua et sa science et son exemple. Vous êtes pour eux, vous êtes pour nous le centre d'attraction et d'union de tous ces éléments psychiques disparates, associés cependant de votre esprit.

Je ne saurais parler de tous les disciples qui participèrent de votre enseignement, sans rappeler les noms de ceux qui ne sont déjà plus et auxquels personne ne pense plus déjà. Et puisque l'on vous commémore aujourd'hui par anticipation, je nommerai deux de vos élèves chers dont la mémoire brille doucement au fond du sanctuaire de mon cœur et de mon souvenir: Baudron et Charrier, que vous seriez heureux, j'en suis sûr, d'avoir en ce jour à vos côtés.

Par votre livre répandu sur toute la terre, le mot n'est pas trop grandiloquent, par vos travaux, par votre présence laborieuse aux diverses assemblées scientifiques, par vos élèves nombreux poussés autour de vous comme une exubérante flore, il n'est pas étonnant que votre service gynécologique de Broca ait vu défiler, pour vous voir et pour apprendre, les représentants de toutes les races du monde. Il semble que tous ces étrangers n'aient pas oublié vos premiers travaux sur l'anthropologie et sur l'ethnologie; en multitude ils sont venus de tous les points du globe vous apporter le tribut de leur hommage, goûter un stage gynécologique dans votre service en même temps qu'un autre plus intime dans la Babylone du siècle.

Vous avez été aussi un des premiers à comprendre, et vous l'avez dit en substance dans votre très beau discours présidentiel au Congrès de chirurgie de 1904, qu'il y a des forces intellectuelles latentes et sous tension, oserai-je dire, des forces

infécondes et malheureusement perdues, de grandes intelligences méconnues et cependant souveraines, et qu'il est juste, et qu'il est bon et qu'il est utile qu'elles aient accès à la vie et à leur plein épanouissement. Vous avez compris ce principe philosophique et éminemment social que la plupart ne comprennent pas ou feignent de ne pas saisir, absorbés qu'ils sont par l'intérêt ou l'orgueil : *le principe de l'amélioration de tous par tous*, accès au plus grand nombre des aptitudes véritables d'une science trop jalousement gardée, *afin que sur cette plus large base humaine savante et pensante puissent précisément éclore et s'élever de plus géniales personnalités.* Et c'est ainsi que vous avez créé le Congrès français annuel de chirurgie où s'est magnifiquement affirmé le splendide essor de la chirurgie française de ces vingt dernières années, que vous avez été de ceux qui ont pensé à la réforme nécessaire de l'agrégation, concours caduc et psittacique, oui, parfaitement, caduc et psittacique, et que vous avez, dans la mesure du possible en nos temps d'obstruction, fait place à ce qui n'était pas absolument subjugué et népotique; il vous a suffi de voir des hommes à l'œuvre. J'ose le dire, Pozzi sans tous ses titres serait toujours Pozzi, et c'est le plus magnifique compliment que je puisse adresser à votre individualité intelligente et progressive.

Donc, par le livre, par l'enseignement, par le rayonnement de votre personnalité, par l'accueil fraternel de l'idée libre, vous avez servi la science, cette science que les poètes nomment « impassible », car elle est la vérité inflexible et sereine dont nous heurtons le marbre sacré de nos fronts ivres d'espérances insensées, et sur la nudité de laquelle nous portons la caresse violatrice de nos mains éperdues, mais, science qui tarit les pleurs de l'humanité misérable et fait sourire les hommes aux réalités tangibles et à l'espoir sans cesse agrandi d'une meilleure vie!

Messieurs, j'espère, faisant l'éloge de notre Maître, ne point lasser votre attention, et si vous le voulez bien je vous demanderai quelques instants encore.

Cher Maître, vous souvenant de ce que vous deviez à votre origine latine, vous avec servi la cause de la Beauté! Eh! oui! de la Beauté. Parti de la rustique demeure familiale, écolier que rudoie l'instituteur, vous êtes venu de Bergerac dans ce magnifique et inégalable Paris, où vous avez su vous adapter aux raffinements les plus exquis de la civilisation parisienne. Mais vous avez apporté à Paris, qui nous polit et nous précise, ce qu'il ne donne pas; je veux parler de ces mille riens individuels qui constituent l'âme du terroir, toute la flamme de jeunesse vivace, toute l'intelligence primesautière et intuitive de la race latine qui porte dans ses moelles le rayonnement chaleureux des antiques civilisations de lumière et de soleil!

Numismate distingué, amateur de beaux tableaux et de livres rares, collectionneur d'adorables statuettes de Tanagra et de Myrrhina, poète à vos heures, voyageur esthétique qui avez visité les vieilles ruines millénaires de la Hellade sacrée avec ses Parthénons et ses Propylées de marbre dorés par le soleil des siècles, vous qui avec goûté l'amitié des très grands et très purs poètes, Leconte de Lisle et Hérédia, qui avez fréquenté les grands artistes des lettres et des arts contemporains, le souci constant de la Beauté vous a suivi jusque dans votre œuvre scientifique, et c'est ainsi que vous avez par des opérations plastiques délicates, par la suture intradermique ramenée par vous d'Amérique en France où elle était née, par vos incisions laparotomiques brèves quand il était possible, par vos cicatrices infimes, servi la cause de la Beauté vénérienne chez les blessées de l'amour et de la maternité! Vous n'avez jamais oublié la destination gynécologique de la femme, son rôle d'immortalité qui en fait une susciteuse de désirs et une provocatrice de reproduction.

Enfin, votre carrière, vos actes disent avec éloquence ce que vous avez fait pour la cause humaine et sociale.

Malgré le tourbillon de votre vie brillante et aristocratiquement intelligente, vous avez su contempler les déchets de la mêlée humaine, votre regard s'est abaissé sur les souffre-douleurs de la vie, les crucifiés lamentables du travail forcené et de la misère impermise, et vous avez voulu que le Peuple qui peine eût sa maison de santé gynécologique; un véritable palais! L'on a critiqué ce décor!... Il me sourit au contraire d'y voir pour les malades un milieu où repose leur espoir de guérison prochaine, il me sourit au contraire d'y voir la nature représentée, même fictive, dans ce monstrueux Paris de pierre, de plâtras, de palais et de bouges, et votre service de Broca ne m'apparaît plus comme une prison pathologique, mais comme un doux et chaud et moelleux gynécée où se préparent par vos mains et les nôtres la possibilité de saines et fécondes œuvres génératrices. Une bonté efficace a présidé à l'amélioration du sort des malades pauvres placés sous votre sauvegarde. Sous le haut patronage, humainement bienfaisant, de Mme Pozzi et de Mme Raphaël Georges Lévy, un Comité secourable est organisé qui alloue des subventions, qui assure le loyer des nécessiteuses, qui abrite les jeunes enfants séparés cruellement de leurs mères.

Dans cette œuvre de bienfaisance hospitalière vous avez su délicatement détourner les admirations de votre personne, vous avez su clarifier les consciences et les cœurs troublés pour les métamorphoser et les canaliser en dévouement intelligent, désintéressé et délicieusement féminin. Vous avez été le génie du fleuve qui suscite le zèle des Naïades à verser le flot pur du cœur qui commisère!

Donc, au milieu du labeur du monde et dans le hallali de la course à la vie, vous avez su comprendre le devoir humain.

Aussi, je croirais manquer à ma tâche si je n'associais dans cet hommage ceux que je ne saurais oublier auprès de vous aujourd'hui : les humbles, le personnel et les malades; car la foule des malades qui depuis plus de trente ans a servi d'immense champ d'études et qui a donné son ventre avec son cœur confiant, a contribué autant que les plus grands savants au progrès de la science, oui, certainement; il est vrai que vous l'avez largement récompensé, et de toutes vos forces, par la guérison et le soulagement de ses souffrances.

Dans l'écroulement des dernières idoles et des croyances dogmatiques, après avoir monté de pensée en pensée, il ne nous reste plus que la foi à la justice attendue, à la bonté et à la pitié humaines dont vous avez si noblement parlé, pitié qui plane au-dessus de l'intelligence elle-même, *et cela nous suffit* pour que nous sachions précisément estimer davantage, et davantage encore respecter, en face de l'inéluctable néant de la mort, la valeur de la fragile, éphémère et palpitante vie symbolisée par Chaplain sur l'avers de cette médaille! C'est pourquoi nous devons, selon votre exemple, être les vigilants gardiens du droit à la santé et du droit à la vie des existences confiées à nos soins.

Certes! certes! il y a eu quelques victimes expiatoires de nos essais; le char du Progrès passe; il écrase parfois les plus proches de sa roue et qui pouvaient espérer y monter et en bénéficier. Pensons à ces douces victimes collaboratrices, qu'elles soient pour nous des ombres familières et jamais oubliées de nos cerveaux songeurs, qu'elles nous conseillent de leur seul souvenir et demeurent, dans notre action, les génies tutélaires d'autres patientes qui, elles, plus heureuses, guériront!

Voilà donc, pour l'homme que vous êtes, et qui a servi la Science, qui a suivi les préceptes qu'édicte l'immortelle Beauté, qui a compati à la douloureuse famille humaine, voilà donc une médaille commémorative justifiée!

Messieurs, quelques mots encore et je termine. Voulez-vous me permettre de me demander avec vous quel sera le sort mnémotechnique de ce peu de métal ouvragé si artistiquement par Chaplain?

Lorsque les civilisations, poursuivant leur courbe comme une écharpe qui doit

ceinturer le globe, Paris ne sera plus qu'un décor de ruine et de rêve au bord du fleuve mélancolique, je vois des érudits trouvant cette médaille près de l'Arc de Triomphe écroulé, près de ce qui fut la voie d'Iéna, ou encore ici à Broca désert, où le chercheur sera certainement attiré d'instinct par cette terre vénérienne! Une Société d'archéologie de ces époques futures la mettra en bonne place dans ses vitrines, à côté des collections numismatiques de Rome, de Sicile et d'Athènes; des savants irritables et jaloux disputeront pour savoir quel est ce sphénopogone au fin visage; mais je suis sûr qu'ils s'accorderont tous, n'est-ce pas, pour reconnaître qu'il ne s'agit pas d'une de ces têtes de Césars bâtisseurs d'amphithéâtres de pierre où clamaient des peuples de joie et où giclait le sang des gladiateurs musclés, mais bien d'une sorte de prince chirurgical doux et compatissant, qui eut pitié de la matrice de son siècle et qui la soulagea!

Cher Maître, cette médaille qui va affronter pour vous le temps immémorial, vous est offerte par des hommes illustres, par des savants et des artistes, par vos élèves, par votre personnel d'hôpital, par l'admiration unanime.

Discours de M. MONPROFIT

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'ANGERS,

PRÉSIDENT DU XIXe CONGRÈS FRANÇAIS DE CHIRURGIE.

Mon cher Maître,

On a loué, comme il convenait, votre enseignement et vos travaux. Je n'ai pas l'intention d'insister sur le même sujet; j'ai cependant été témoin de vos premières luttes dans ces pauvres baraquements de Lourcine remplacés aujourd'hui par ce bel amphithéâtre, lorsque notre vieux maître Gallard, dont j'étais l'externe, vous envoyait quelques-unes de ses malades à opérer.

C'était bien alors Gallard qui représentait en France la gynécologie traditionnelle, et lorsqu'il avait recours à votre bistouri pour guérir ses malades, c'était vraiment la gynécologie médicale qui abdiquait devant le pouvoir nouveau de la gynécologie chirurgicale.

Alors commençait ce grand mouvement qui devait peu à peu faire pénétrer le chirurgie dans la pathologie de l'abdomen, et ranger sous ses lois une foule de maladies jusque là considérées comme exclusivement médicales.

A ce mouvement qui désormais ne s'arrêtera plus, vous avez participé dès la début, et il est juste de vous en louer hautement!

Vous avez été aussi l'un de ceux qui se sont opposés avec une grande sagacité et un véritable sens chirurgical à cette tendance regrettable et excessive qui, il y a quelques années, eût fait s'enliser la chirurgie gynécologique tout entière dans la voie vaginale!

Aujourd'hui la réaction s'est produite, telle que nous la prévoyions, et la voie abdominale donne les merveilleux résultats que nous pouvons chaque jour constater, aussi bien pour les tumeurs que pour les inflammations.

Voilà pourquoi les chirurgiens d'aujourd'hui et de demain peuvent vous remercier!

Permettez-moi de dire aussi, au nom des chirurgiens français, combien nous vous sommes reconnaissants pour les efforts si soutenus que vous avez consacrés, au développement du Congrès français de chirurgie depuis sa fondation jusqu'à présent,

comme secrétaire général pendant de longues années, puis comme Président en 1904.

Personne plus que vous n'a contribué à amener notre Congrès au succès qu'il a jusqu'ici obtenu; vous êtes arrivé à ce résultat par votre activité inlassable, et par toutes ces admirables qualités qui font que le succès suit partout vos pas.

Vous avez ainsi rendu à la science, à la chirurgie française, à votre pays, un service signalé qui s'ajoute à tous les autres!

Je tenais à vous en remercier ici puisque votre bienveillance personnelle m'a mis en situation de prononcer aujourd'hui les paroles que je viens de dire.

Discours de M. LE DOUBLE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE TOURS.

Messieurs,

Dans cette fête familiale à laquelle ont tenu à assister tous ceux qui dans le monde des sciences, des lettres, des arts, de la politique et de la médecine ont conquis les premières places, qu'il me soit permis à mon tour de dire au professeur S. Pozzi que c'est pour moi une joie personnelle de m'associer à l'ovation publique et toute spontanée qui lui est faite et de lui exprimer, au nom de ses anciens collègues et camarades d'internat des hôpitaux de Paris, nos félicitations les plus cordiales.

Ah! ce jour, comme il était impatiemment attendu et combien les sentiments d'affection et de gratitude qui viennent d'être énoncés sont justifiés!

Mon cher ami, je vous connais depuis plus de trente ans, nous avons travaillé côte à côte dans le laboratoire Broca; les événements nous ont depuis longtemps séparés, mais nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Nous n'avons jamais, de loin comme de près, cessé un instant d'être en communauté intellectuelle. Je puis donc déclarer en toute connaissance de cause et bien haut — dût la vérité blesser votre modestie parfaite — que votre œuvre est admirable.

Admirable, en quoi? En ce qu'elle est à la fois scientifique, chirurgicale et humanitaire.

Scientifique? Faut-il rappeler votre traduction du *Traité des expressions des émotions de l'homme et des animaux*, de Darwin, vos articles *Crâne, cerveau et radiaux* du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, vos communications à la Société d'anthropologie de Paris sur le *Lobe impar du poumon* et le *Peronœus quinti digiti*, le mémoire de *Myologie comparée* que vous avez lu, en 1874, à Lille, au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, vos recherches si nombreuses, si patientes et si minutieuses sur la *Membrane hymen* où déjà sous l'anatomiste et l'anthropologiste perçait le gynécologiste?... Je m'arrête, énumérer tous vos travaux d'anatomie et d'anthropologie serait trop long. Que ne vous eût pas dû la science de l'homme si vous l'eussiez voulu!

Un de mes compatriotes, qui est en même temps un de nos plus illustres confrères, maître François Rabelais, a écrit que « le premier debvoir des gens doctes est de penser au peuple ». Tel a été aussi, sans doute, un jour votre avis; l'anthropologie y a beaucoup perdu, mais la chirurgie y a gagné un maître et la masse du peuple un bienfaiteur.

En gynécologie, vous avez créé des procédés opératoires et inventé des instru-

ments ingénieux qui laisseront une trace durable dans l'histoire du progrès; vous avez su, dans des cours magistraux, attirer la jeunesse qui vous vénère et qui vous suit.

Mais, de tous vos mérites, le plus grand assurément, c'est, tout en remédiant aux souffrances physiques de l'humanité, d'avoir aussi entrepris de les alléger moralement.

Que le moral influe sur le physique, c'est un axiome qu'on se contente de répéter platoniquement en France. A l'étranger, en Angleterre surtout, il en va autrement. On ne veut pas que l'hôpital, déjà assez triste par destination, y ait l'aspect d'une prison; on le place au milieu de jardins ombreux et riants; on orne ses salles de plantes et de tableaux pour distraire l'esprit des malades alités; on y adjoint une bibliothèque où les malades en voie de guérison trouvent à occuper les heures si longues de la convalescence.

Grâce à vous, il en est ainsi à l'annexe Pascal de l'hôpital Broca, sans qu'on y ait jamais et en quoi que ce soit sacrifié l'utile à l'agréable. Les déshéritées de la santé et de la fortune y trouvent un asile où les conditions matérielles et morales ont été l'objet d'un égal souci. L'asepsie y règne en souveraine maîtresse : les fresques et les décors esthétiques des plafonds et des murailles s'y prêtent au lavage le plus complet, comme les mosaïques du dallage soigneusement poncé.

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne.
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

A nul mieux qu'à vous, mon cher ami, ne sont applicables ces deux vers du grand Corneille.

Il ne vous a pas suffi de créer à l'hôpital Broca un service de clinique gynécologique modèle, où l'air, sans cesse renouvelé, demeure constamment pur, où la lumière pénètre à flots, où avec la propreté la plus méticuleuse règne le confort, et duquel on sort amélioré physiquement et intellectuellement, plus délicates et plus élevées encore ont été vos aspirations. Vous avez cherché et réussi à préserver de la misère qui suit la maladie vos hospitalisées. Sous votre direction un Comité de dames s'est constitué qui les visite, leur prodigue ces paroles d'encouragement qui réconfortent et vivifient, remplace leurs vêtements usés, veille sur leurs enfants, paye leurs termes de loyer en retard, leur procure du travail quand elles sont rétablies, les rapatrie même, s'il est nécessaire. Fondé en 1894, ce Comité a déjà distribué plus de 50.000 francs de secours et possède, à l'heure présente, un précieux fonds de réserve qui lui permet d'envisager sans crainte l'avenir. Un Comité de patronage analogue a été, sur un vœu émis par M. Strauss, sénateur de la Seine, ancien conseiller municipal de Paris, institué pour chacun des établissements hospitaliers de la Ville-Lumière. C'est à vous, mon cher ami, que revient, en dehors de toute intervention officielle, l'honneur de ce progrès humanitaire.

Vous avez fait le bien parce que c'était votre devoir et sans en attendre aucun avantage, vous n'avez pas cherché de récompense; au milieu du conflit d'intérêts opposés qu'est la vie moderne, vous avez laissé à la justice immanente le soin de faire découler les conséquences de vos actes, ou plutôt vous n'y avez même pas songé! Elle l'a fait d'une façon lente, mais éclatante : la solennité d'aujourd'hui en est, mon cher ami, une preuve irrécusable.

Discours de M. DELANGRE (de Tournai).

Cher Maître,

En cet admirable service de chirurgie de l'hôpital Broca, vous avez toujours réservé le meilleur accueil à vos anciens élèves de Belgique. Aussi, l'hommage qui vous est aujourd'hui rendu par l'élite de la médecine française, en souvenir de vingt années d'enseignement, ne pouvait-il nous laisser indifférents. Aussi, avons-nous tenu à remplir un devoir de reconnaissance bien douce et bien sincère en nous associant à cette manifestation, qui nous apparaît comme la vivante glorification d'une existence vouée tout entière au travail et à la science.

Est-il besoin, cher Maître, de remonter dans nos souvenirs à peine estompés par le temps, pour vous rappeler les liens qui nous attachent inébranlablement à cet important service clinique de Broca, maintenant transformé, grâce à votre puissante initiative, en un véritable foyer collectif où l'élégance égale l'esthétisme et dont les murs parés de fresques évocatrices et de fleurs suggestives réalisent une atmosphère de vie harmonieuse, si propice à la vitalisation des organismes débilités ?

Sans doute, dans ce même hôpital de Lourcine, s'illustrèrent, jadis, les Huguier, les Bernutz, les Goupil, les Guérin, les Martineau, mais voici qu'il y a vingt-cinq ans surgit l'antisepsie triomphante et que la Gynécologie, qui était restée longtemps dans les langes, marche rayonnante vers l'avenir. C'est à cette transformation si fertile que vous avez largement contribué. Sous votre impulsion, en effet, la Gynécologie française devient limpide et féconde : bientôt, votre activité scientifique engendre ce magistral Traité qui prend dès son apparition un caractère international et où se manifeste à chaque page votre esprit novateur.

A cette époque, c'est-à-dire vers 1890, on ne relève pas encore, dans la capitale de notre mère-patrie, le moindre enseignement gynécologique officiel. Nombreux sont les jeunes médecins belges qui viennent s'initier dans votre service à la pratique de cette branche spéciale. Nous étions alors à cette mémorable période d'engouement provoquée par les premiers succès de l'hystérectomie vaginale dans les grandes suppurations pelviennes. Certes, nous n'avons pas négligé d'aller visiter dans leur service le créateur puis les initiateurs de la castration totale avec morcellement par le vagin; je tiens à citer le regretté Péan, cette grande figure chirurgicale dont j'évoque respectueusement le souvenir, MM. Richelot et Segond, que je suis heureux de saluer; mais c'était à l'hôpital Broca où vous aviez déjà institué un enseignement méthodique qu'allaient nos préférences quotidiennes pendant notre séjour à Paris. C'est ainsi que vous fûtes pour quelques-uns d'entre nous un vrai Maître. A l'heure présente, ce terme a perdu de son ancienne précision : la multiplicité des sources d'étude, la masse des journaux qui sont comme le synthétique reflet des cliniques partout établies, les voyages qui nous initient à la pratique des chirurgiens étrangers font de chacun de nous le produit de nombreuses contingences qui voilent notre descendance directe. Néanmoins, mon vénéré Maître, votre influence sur nous fut prépondérante. Vous avez su retenir autour de vous ces élèves qui vous ont voué une profonde affection, vous avez su fonder une École, et ce, bien avant que la ville de Paris, d'accord avec la Faculté de médecine, ait consacré votre rôle de précurseur par la création de cette chaire que vous occupez avec tant d'éclat.

C'est au nom de ces élèves étrangers que je viens vous donner un témoignage de

gratitude. Ma parole, si modeste qu'elle soit, je suis persuadé qu'elle trouvera un écho sincère dans le cœur de mes confrères belges quand ils apprendront le témoignage de haute estime scientifique qu'ont tenu à vous donner vos collègues, tous ces maîtres universellement estimés, quand ils connaîtront la sympathie et l'admiration qu'ont voulu nous affirmer vos amis, quand ils sauront les marques de vive reconnaissance que, par un juste retour des choses, sont venus vous apporter les praticiens qui, jadis assidus à vos cliniques et aujourd'hui fixés dans leurs provinces, s'inspirèrent de votre lumineux enseignement comme de votre expérience clinique et opératoire consommée.

En cet instant mémorable, où vos élèves, vos collègues et vos amis vous font hommage de ce souvenir durable, dont le bronze perpétuera vos traits, permettez-moi de vous dire, cher Maître, que nous ne sommes pas près d'oublier votre exemple ni la leçon d'énergie que comporte toute l'évolution de votre brillante carrière. Cette vie, si bien remplie, puissiez-vous la continuer en de longs et heureux jours : c'est là notre vœu le plus ardent.

Réponse du Professeur S. POZZI.

Mon cher Doyen, mes chers collègues, mes chers amis, je ne vous ferai pas un *grand discours!*

Même, je serai bref dans l'expression de ma gratitude pour les bienveillants orateurs que vous venez d'entendre; je ne voudrais pas que cette fête intime rappelât en quoi que ce soit ces cérémonies académiques que le Président de Mesme, au XVIIIe siècle, comparait aux messes solennelles où le célébrant et l'assistance sont encensés à tour de rôle. Pourtant, j'ai hâte de vous dire combien j'ai le cœur plein d'émotion et de reconnaissance envers ceux qui sont venus ici me témoigner leur sympathie, en si grand nombre et d'une façon si touchante.

Tout d'abord, je vous invite à saluer avec moi le Dr Georges Clemenceau, lauréat de la Faculté de médecine de Paris en 1865 pour sa remarquable thèse faite dans le laboratoire de l'illustre Charles Robin, intitulée : *De la génération des éléments anatomiques*. En venant ici malgré les grands devoirs qui le retiennent ailleurs, le Dr Clemenceau, ministre de l'Intérieur, n'a pas voulu seulement me donner une preuve d'une amitié dont je suis fier; il a voulu surtout honorer la famille médicale à laquelle il tient toujours à appartenir. Je le remercie donc et pour moi et pour vous.

Il est vrai, faute de place on n'a pu admettre les dames à cette cérémonie, en sorte que notre assemblée *manque de femmes*, comme notre spirituel Doyen me l'a reproché doucement. Je lui demande pardon de la déception que je lui ai involontairement procurée. Du reste, j'aurais peut-être été moins rigoureux et, sans doute, le courage m'eût manqué pour cette exclusion absolue, si j'avais eu à y comprendre une gracieuse Doyenne... Mais un persistant et austère célibat m'a libéré d'une cruelle perplexité.

Et maintenant, je te remercie chaudement, mon cher Doyen, de m'avoir fait l'honneur d'accepter la présidence de cette réunion. Il y a plus de trente ans que se sont formés entre nous les liens d'une camaraderie amicale, à cette conférence de la rue Saint-Maur, où, sous la direction de notre maître Terrier, nous nous préparions ensemble aux futurs concours avec Berger, Terrillon, Monod, Alfred Marchand. Depuis, ma barbe (une barbe très noire, dont j'étais très fier) a fortement

grisonné; je ne te cacherai pas, non plus, que ta chevelure, jadis opulente, est devenue un peu moins abondante; mais notre amitié, comme un vin généreux, n'a fait que gagner en vieillissant, et je suis particulièrement heureux que ce soit toi qui, en qualité de Doyen, préside à cette fête de notre commune famille médicale.

Je regrette amèrement l'absence involontaire de mon cher collègue Pinard. Du moins a-t-il voulu que sa voix amie se fît entendre autant que possible par la lettre qu'on vous a lue. Certes, sa place était bien ici, au premier rang à côté de moi. Si j'avais pu, par un miracle analogue à celui qui a rajeuni le docteur Faust, redevenir (pour un instant) un tout petit enfant, l'éminent professeur d'obstétrique m'aurait, sur ma demande expresse, présenté à cette assemblée dans ses bras! En effet, Pinard est bien mon véritable parrain à la Faculté; c'est son appui qui a décidé de ma nomination de professeur. J'ajoute que cette protection m'a été d'autant plus précieuse qu'elle était due, non point à son cœur qui aurait pu être partagé dans cette circonstance, mais uniquement à son jugement raisonné, à son appréciation réfléchie. Je suis fier de ce patronage, car c'est celui d'un des hommes dont la grande intelligence, le puissant labeur et la conscience élevée m'inspirent le plus d'admiration : c'est aussi l'un de ceux dont l'amitié fidèle m'est le plus chère.

Merci, mon cher Renaut, d'être venu de Lyon pour cette journée. Ta présence m'apporte comme un souffle printanier de jeunesse. Nous faisions partie ensemble, en 1873, de cette *Grande salle de Garde* de la Charité où figurait également notre ami Albert Robin, ici présent. Comme on y travaillait, dans cette salle de garde épique, où nous nous étions tous d'avance décerné le titre de *Professeur*, et aussi comme on s'y amusait! On y discutait science et littérature, on y donnait des diners et des soirées, on y faisait de la musique, même des vers, toi surtout, qui ressemblais déjà comme un frère à ce Sylvain de Saulnay dont un récent volume fait le régal des lettrés [1]. Tu préludais alors par la publication de mémoires rédigés dans le laboratoire de Ranvier, à ces beaux travaux qui ont illustré ton nom en histologie et en anatomie générale; cependant qu'Albert Robin, égaré en qualité de premier interne dans le service chirurgical de Gosselin où je faisais une année de médaille d'or, commençait la série de ses remarquables recherches de chimie biologique qui l'on conduit si haut comme savant et comme praticien.

Maintenant je me fais gloire d'avoir été votre camarade, et votre affection qui m'a charmé pendant ma jeunesse m'enorgueillit dans mon âge mûr.

Mon cher Jayle, que vous dirai-je qui ne soit au-dessous de mes sentiments? Depuis que j'ai eu le bonheur de vous avoir pour interne — il y a treize ans — vous vous êtes attaché à moi par des liens si étroits qu'il me semble parfois que ceux du sang ne seraient pas plus forts; oui, j'aime à voir en vous mieux qu'un disciple, un fils scientifique, pénétré de mon enseignement et de mes principes; comme un père se console de vieillir quand son enfant grandit, j'aurai de la joie à vous voir croître de plus en plus à mesure que je me courberai vers la tombe.

Vous avez été, mon cher Jayle, le promoteur de cette fête; c'est à votre activité infatigable, avec l'aide empressée de mon cher éditeur M. Pierre Masson, qu'est due aussi la publication du Livre d'Or, dont l'hommage est comme une verte couronne que mes collègues et mes élèves posent sur ma tête, à la manière antique, en cette

---

1. *Ombres colorées*, par Sylvain de Saulnay (pseudonyme du professeur J. Renaut), un volume de vers, chez Lemerre, éditeur, Paris, 1906.

sorte d'Olympiade scientifique; c'est vous qui en avez cueilli et tressé les rameaux d'une main pieuse et diligente. En vous en remerciant, j'exprime aussi ma profonde gratitude à tous les auteurs des mémoires qui composent ce superbe volume, éminents collègues français ou de langue française, élèves distingués dont plusieurs sont déjà devenus des maîtres. Je le conserverai comme un souvenir d'une inappréciable valeur.

Mon cher Albert Martin, je suis touché des éloges que vous avez adressés à l'enseignement de votre ancien chef. Vous avez été parmi les plus dévoués et parmi les meilleurs de mes internes. Je suis heureux d'avoir formé un chirurgien tel que vous ; j'applaudis au légitime et rapide succès qui a été votre juste récompense et qui a déjà porté si haut votre jeune réputation.

Et vous, mon excellent chef de clinique actuel, mon cher Dartigues, je vous dis un grand merci pour votre vibrante allocution, toute chaude du soleil de notre cher Midi ! Vous savez combien j'apprécie l'adresse de votre main qui m'assiste journellement, et combien j'aime aussi votre cœur si loyal; j'aime enfin votre vivacité gasconne, même en ces rares occasions où elle entre en collision avec la mienne.

Dans les *Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France, et de la Belle Esclarmonde*, le héros s'écrie sans cesse : « Vous savez, moi je suis de Bordeaux! » Vous êtes de Toulouse, cher ami, et moi je suis de Bergerac; c'est pour cela que je peste si fort parfois, quand, d'un effort immodéré, vous cassez un fil à ligature, et c'est aussi pour cela que vous ne m'en voulez jamais de mes impatiences magistrales.

Le Dr Monprofit, le très distingué et très sympathique Président du prochain Congrès de chirurgie, n'a pas hésité à quitter Angers, son hôpital, son enseignement et sa clientèle pour m'apporter le témoignage de son amitié.

Je vous exprime toute ma gratitude, mon cher Président; vous avez voulu par votre présence rappeler la part, peut-être décisive, que j'ai prise à la fondation des Congrès français de chirurgie. Certes, je suis particulièrement fier de cette œuvre qui a si fort contribué aux progrès, à la décentralisation et, si l'on peut ainsi dire, à la *démocratisation* de la Chirurgie française. C'est au moment où je commençais mon enseignement dans cet hôpital, il y a vingt ans, en 1885, que je suis parvenu, non sans peine, à secouer les indifférences, à faire taire les préjugés, et, avec l'aide de mes maîtres, à ouvrir la première session du Congrès. Il m'est très agréable que l'Association française de chirurgie soit représentée ici par vous, mon cher collègue et ami, qui avez su conquérir une place éminente à la tête de la vaillante phalange des chirurgiens de province si dignes de provoquer l'émulation de leurs collègues parisiens.

*
* *

En retrouvant groupés autour de moi, aujourd'hui, tant d'anciens élèves, je ne puis m'empêcher de faire un retour vers le passé qu'ils font revivre dans mon souvenir. Pardonnez-moi de m'y arrêter quelques instants.

Je me reporte aux jours lointains de mon arrivée à Lourcine, le premier hôpital où j'entrais comme titulaire, en 1883. (J'y eus pour interne Courtade, auquel je parvins à faire adjoindre bientôt après un provisoire, Thouvenet.)

Le rôle du chirurgien de Lourcine se réduisait alors à soigner les vénériennes de deux salles situées dans le vieux couvent désaffecté des Cordelières, qui constitue encore le principal édifice. Les médecins, mes collègues, faisaient passer plus spécialement dans ces deux salles (Frascator et Van Swieten) les végétations, les adé-

nites et les abcès de la glande de Bartholin; tel était le seul *matériel gynécologique* dont je pus longtemps disposer.

Il ne suffisait pas à mon activité.

L'année précédente, j'avais fait un voyage scientifique en Allemagne, et j'en étais revenu désireux d'instituer en France un enseignement gynécologique qui y faisait presque entièrement défaut. Comment y parvenir dans mon service de Lourcine? Je m'avisai alors d'un expédient qui me permit de recevoir et de traiter d'autres maladies que des blennorragies ou des syphilis, seules admises dans cet hôpital qui leur était spécialement consacré.

Dans les jardins, à la place même où s'élèvent cet amphithéâtre et les constructions neuves de mon service, existaient trois baraques en bois, sommairement construites en planches mal jointes et en poutrelles grossières, formant un abri provisoire plutôt qu'un édifice. C'était l'*Hôpital temporaire* construit en 1882 pour remédier à l'encombrement causé par une épidémie typhoïde. Un médecin du Bureau central y soignait des maladies chroniques et y faisait une rapide visite, deux fois par semaine. J'obtins de l'Assistance publique que ces trois baraques fussent réparties entre les deux médecins et le chirurgien de Lourcine. Celle dont je pris possession comprenait une vingtaine de lits; j'y installai le premier service spécial de gynécologie qui ait été fondé à Paris. Bientôt y affluèrent les *gros ventres*, volumineux fibromes, énormes kystes de l'ovaire. — A cette époque reculée, ils avaient encore le temps de grandir, car on ne les opérait guère que dans trois services, celui de Péan, à Saint-Louis, celui de Terrier, à Bichat, et celui de Polaillon, à la Pitié. Depuis, ils disparaissent peu à peu, comme disparaissent les baleines dans l'Océan, ou, au centre de l'Afrique, les gigantesques éléphants et les hippopotames démesurés traqués par de trop nombreux chasseurs.

Dans mon nouveau service accoururent aussi les métrites, les déviations utérines et enfin les suppurations des annexes, pour lesquelles Lawson Tait venait, depuis peu, d'oser pratiqner l'extirpation du pyosalpinx par la laparotomie, audace excessive qui trouvait peu d'imitateurs. Il ne faut pas oublier que l'hystérectomie pour fibromes utérins, qui nous paraît une opération si simple aujourd'hui, était alors considérée comme formidable et que sa légitimité même venait à peine d'être établie; le sujet de thèse qui m'avait été donné en 1875 à l'agrégation : *De la valeur de l'hystérotomie dans le traitement des tumeurs fibreuses de l'utérus*, en était la preuve.

Donc, en 1883 j'avais une salle de gynécologie pleine de malades, mais je n'avais pas encore de salle d'opération, pas d'instruments, à l'exception de ceux que nécessite une ouverture d'abcès, et de quelques spéculums.

Je m'emparai d'une chambre dépendant de l'office; j'y fis percer et vitrer une large baie; j'obtins qu'on y amenât l'eau et qu'on y plaçât un robinet et un évier; je fournis moi-même les tables d'opération (pour les laparotomies j'employai longtemps la table de Martin) et j'achetai les instruments. Beaucoup, du reste, constituant des modèles inconnus en France, avaient été rapportés par moi de mes voyages et ont servi de types à nos fabricants qui les ont, je ne dirai pas imités, mais plutôt perfectionnés. Je commençai courageusement à faire de la petite et de la grande gynécologie avec cette installation rudimentaire; puis bientôt après, en 1885, j'ouvris un cours de gynécologie dans l'après-midi, dans une salle obscure et humide des vieux bâtiments de Lourcine.

Mon enseignement n'a pas cessé depuis lors, et c'est ce jubilé de vingt ans que commémore d'une façon si précieuse pour moi le *Livre d'Or* que mes collègues et mes élèves ont eu l'heureuse idée de joindre à la médaille.

Le recrutement de mes malades ne pouvait encore se faire que grâce à la

consultation de Lourcine, encombrée de vénériennes appartenant aux plus basses classes et aux professions les moins avouables. Résolument, je me mis en campagne auprès de l'Administration de l'Assistance publique et du Conseil municipal pour faire créer les deux organes indispensables qui me manquaient, salle d'opération et de cours, salle de consultations. Je ne vous dirai pas au prix de combien de démarches et d'efforts j'y parvins; mes anciens internes de cette époque, Engelbach, Wurtz, Martha, Mulot, de Tornery, Guinon, ont dû en garder le souvenir; je déplore la mort de l'un d'entre eux, Pfender.

En 1887, mon service fut enfin pourvu de ce complément nécessaire, mais on pourra se faire une idée de l'économie qui avait présidé à son installation d'après le chiffre des dépenses totales; il ne dépassait pas 14.000 francs. J'obtins même *par-dessus le marché* deux chambres d'isolement pour les opérées. Mon interne Despréaux et mon interne provisoire Lamotte furent les témoins de cette nouvelle étape.

En 1888, l'Assistance publique m'accorda un second interne outre l'interne provisoire que j'avais pu me faire concéder dès le début. Mes deux internes furent cette année-là Bourges et Civel; mon provisoire fut Aubert. Ce n'est que longtemps après (en 1893) que j'obtins la titularisation de mon troisième interne.

Mon service était donc constitué, pourvu de tous ses organes essentiels. Dès lors, dans mes publications et dans celles de mes élèves, je pris soin de faire suivre le nom de Lourcine de celui de Pascal (emprunté à la rue voisine). L'hôpital Lourcine-Pascal acquit ainsi une existence scientifique, sinon administrative; les malades qui n'osaient pas dire qu'elles entraient ou sortaient de *Lourcine*, vu la mauvaise réputation, ne firent aucune difficulté d'avouer qu'elles étaient soignées à *Lourcine-Pascal*.

Pendant l'année 1888, je fus autorisé par le doyen, M. Brouardel, à professer pndant un semestre dans le petit amphithéâtre de la Faculté un cours complémentaire de gynécologie. Le succès qu'il obtint me décida à ne pas retarder davantage la rédaction d'un *Traité de gynécologie* dont je réunissais depuis longtemps les matériaux. Je consacrai deux années entières à l'écrire dans la retraite la plus absolue. Il parut en Septembre 1890 et l'édition était épuisée un an après.

En entreprenant ce labeur considérable, je m'étais proposé un double but: d'abord rendre service aux étudiants et aux médecins qui n'avaient à leur disposition, pour apprendre la gynécologie, que des livres insuffisants et vieillis; en second lieu, démontrer l'importance de cette branche de l'art médical, encore méconnue et morcelée entre médecins, chirurgiens et accoucheurs, au grand détriment de ses progrès. L'étude de ce qui se passait à l'étranger m'avait démontré la nécessité de réunir en un seul corps ces membres épars, et je m'étais promis d'aider de toutes mes forces à la renaissance de cette science, française par ses origines, émigrée momentanément au delà de nos frontières.

A la vérité, mon projet se heurtait à une défiance presque générale pour les *spécialités*. Ce mot seul suffisait comme argument décisif et condamnation péremptoire. A grand'peine a-t-on obtenu, vers cette époque, de la Faculté la création de trois chaires spéciales, et elles n'ont eu gain de cause, après une vive opposition, que grâce à la haute situation de leurs titulaires désignés : MM. Charcot, Panas et Guyon.

Grande avait donc été mon audace lorsque l'année précédente, en 1887, au retour de mon troisième voyage scientifique en Allemagne, et déjà fier de ma modeste installation gynécologique de Lourcine-Pascal, j'avais demandé à notre excellent doyen le professeur Béclard, de soumettre à la Faculté la proposition de transformer le cours libre que je faisais dans mon amphithéâtre en cours clinique

annexe ou complémentaire, non payé mais dépendant de la Faculté. Sur l'indication bienveillante de M. Béclard, je rédigeai sur ce projet un petit mémoire qui fut soumis au Conseil de la Faculté; M. Le Fort en fut nommé rapporteur. J'étais agrégé depuis plusieurs années; je venais de publier dans la *Gazette médicale* des articles très étudiés sur mes missions scientifiques à l'étranger; mon service et mes leçons étaient fort suivis, j'étais donc plein d'espoir, — car j'étais un jeune agrégé présomptueux ; on me le fit bien voir !

Je n'oublierai jamais la visite que je fis au professeur Léon Le Fort pour plaider timidement devant lui la cause qui était soumise à son jugement. Bien que je lui fusse recommandé par mes maîtres Broca et Verneuil, il me reçut avec une excessive froideur : « Monsieur, me dit-il (et ces mots qui me consternèrent sont restés « gravés dans ma mémoire), je suis absolument opposé à votre proposition qui « amènerait la Faculté à donner un caractère officiel au cours clinique de gynéco- « logie que vous faites depuis deux ans dans votre hôpital. En effet, cet enseigne- « ment accessoire et complémentaire pourrait plus tard devenir le point de dé- « part de la création d'une nouvelle chaire; *or, on a déjà assez galvaudé le titre de « professeur* ! Savez-vous (ajouta d'une voix forte le professeur Léon Le Fort) « combien il devrait y avoir de professeurs de clinique à Paris ? Deux, Monsieur, « cela suffit ! » Et là-dessus il me congédia brusquement sans qu'il me fût possible d'éclaircir ce point douteux : consentait-il à ce qu'il y eût deux professeurs de clinique chirurgicale à Paris ou seulement un (lui, naturellement) avec un collègue de clinique médicale ? La dernière hypothèse me paraît la plus probable.

Cet incident n'est-il pas caractéristique de la mentalité de certains représentants officiels de la science à cette époque, plus jaloux de leur influence et de leur clientèle que du bien public ? Ce candide égoïsme éclate pareillement dans une anecdote que j'ai recueillie de la bouche de votre vénéré maître le professeur Guyon, et qu'il me pardonnera de vous rapporter. Félix Guyon, jeune étudiant, débarque de Nantes où il avait commencé ses études : il court sans tarder voir Maisonneuve, pour lequel il avait une lettre de recommandation. Plein de respect pour les maîtres de la capitale, il lui demande conseil sur le choix des services chirurgicaux qu'il devait suivre. — « Votre choix sera facile, jeune homme, répond Maisonneuve : il n'y a « que deux chirurgiens à Paris, Chassaignac et moi; et encore, Chassaignac est un « imbécile ! »

Cette époque est, heureusement, loin de nous; nos étudiants ne l'ont pas connue et leurs successeurs n'en verront pas le retour. Un esprit nouveau anime la Faculté; l'intérêt général est désormais le seul but qu'elle se propose; aussi s'est-elle montrée prête à créer plusieurs nouvelles chaires dès que les moyens matériels de les fonder lui ont été fournis. La chaire de gynécologie a été l'un des produits de ces tendances libérales, malheureusement un peu tardives.

*
* *

J'ai cru devoir insister sur ce que je pourrais appeler la période *embryonnaire* de mon enseignement. Je serai plus bref sur son développement ultérieur.

De 1889 à 1893, je continuai à faire mon service et mon enseignement gynécologique dans une seule baraque de l'Hôpital Temporaire avec addition du petit amphithéâtre qu'on y avait annexé. Malgré l'insuffisance de mon installation, cette période fut très active et féconde en beaux résultats opératoires. J'avais déjà adopté systématiquement la plupart des perfectionnements qui se sont depuis vulgarisés : la stérilisation à l'autoclave des objets de pansement (j'en avais rapporté un de Berlin en 1886); le catgut (que je stérilisais moi-même) pour les ligatures des pédicules et pour

les sutures à trois plans superposés dans la fermeture de l'incision abdominale; la proscription complète des éponges et leur remplacement par des compresses de gaze; le drainage à la gaze et avec le sac de Mikulicz dans les cas compliqués; la position déclive dans presque toutes les laparotomies (je l'obtenais longtemps avant d'avoir une table spéciale en faisant soulever les jambes de la malade sur les épaules de deux assistants), etc.

L'excellence de mes résultats immédiats et tardifs, la petitesse de mes cicatrices qui excluaient la difformité et l'éventration, me poussèrent dès lors à défendre énergiquement la laparotomie contre l'engouement excessif qui, à l'exemple de Péan, et après les plaidoyers de Segond, entraînait la grande majorité des chirurgiens français à abandonner la voie abdominale pour adopter la voie vaginale dans les hystérectomies et les ablations d'annexes; vous le savez, l'avenir devait me donner raison, et en relisant les articles que j'ai publiés à cette époque à la *Société de chirurgie*, dans la *Gazette hebdomadaire* et dans la *Revue de chirurgie*, je retrouve avec satisfaction les arguments qui ont triomphé aujourd'hui d'une manière presque générale.

Pendant cette période (1889-1893), période de transition pour mon service et mon enseignement, mes dévoués internes, dont je rappelle les noms avec gratitude, ont été : Laffitte, de Lostalot, Charrier, Wallich, Clément-Petit, Roussan, Baudron, de la Nièce, Delaunay, Albert Martin. Deux d'entre eux, et des meilleurs, Charrier et Baudron, mes fidèles disciples et excellents amis, ont été enlevés depuis par une mort prématurée. Avec quelle joie ils assisteraient aujourd'hui à la fête qui nous rassemble, et qui est bien moins celle de leur chef que celle de l'École qu'il a eu la joie de fonder avec eux! J'adresse à leur mémoire un souvenir plein d'émotion.

L'année 1893 a marqué pour mon enseignement une nouvelle et avant-dernière étape. D'accord avec les médecins de Lourcine, j'échangeai mes deux salles des vieux bâtiments pour les deux baraques, voisines de celle que j'occupais déjà, qui avaient été attribuées dix ans auparavant à mes collègues. Tous mes baraquements, sur ma demande, prirent alors définitivement le nom d'*Annexe Pascal*; mon matériel gynécologique en fut presque triplé. J'obtins la titularisation de mon provisoire, ce qui me donna trois internes.

La même année 1893, l'hôpital Lourcine subit une grande transformation; il cesse d'être uniquement consacré aux maladies vénériennes, et pour marquer ce changement il reçoit le nouveau nom d'hôpital Broca. L'attention de la municipalité est dès lors fixée sur lui. En 1894, le Dr Navarre, conseiller municipal, qui s'était rendu compte de l'importance de mon service hospitalier et du déplorable état des baraques où il était installé, obtient du Conseil leur reconstruction; je lui paie ici publiquement un juste tribut de reconnaissance.

Le début de la reconstruction de mon service (confié à l'habile architecte M. Rochet) date de 1894. Par suite d'atermoiements multiples, il n'a pas fallu moins de quatre années pour l'édifier. Mais au bout de deux ans déjà j'ai pu en utiliser une partie. Il a été inauguré au mois de Mai 1898.

Peu de choses ont été changées depuis dans mon installation. Je possédais déjà un laboratoire particulier de recherches et de démonstrations histologiques dirigé par mon vieil ami et fidèle collaborateur le Dr Latteux. Je faisais un enseignement régulier et suivi; de nombreuses thèses, dont quelques-unes de grande valeur, dues à mes internes, venaient encore vulgariser mes leçons; l'École de Broca avait pour organe la *Revue de gynécologie et de chirurgie abdominale* fondée en 1897 sous ma direction, puissamment aidée par l'activité incessante de mon dévoué collaborateur Jayle.

J'aime à me rappeler le nom des internes qui m'ont assisté pendant ces années qui précédèrent la consécration officielle de mon enseignement et qui l'ont préparée par leur zèle, leur dévouement et leur affectueuse propagande : Le Moniet, Cazenave, Salmon, Courtillier, Félix Bernard, Jayle, Donnet, Finet, Diriart, Dauriac, Proust, Barnsby, Collinet, Caboche, Beaussenat, Charles Martin, Chabry, Estrabaut, Dartigues, Bluysen, Cadol, Georghiu, Rebreyend, Zimmern, Delherm, Jacomet, Pestemazoglu, Tournemelle.

Au commencement de 1901, le Conseil municipal mettait à la disposition de la Faculté les sommes nécessaires pour la fondation de deux chaires, l'une de clinique chirurgicale infantile, l'autre de clinique gynécologique. Un jury composé de conseillers municipaux et de délégués des diverses Facultés de l'Université de Paris, et présidé par le Vice-recteur [1], me désignait au premier tour de scrutin pour occuper cette dernière. Mes concurrents étaient mon regretté camarade, l'éminent clinicien Bouilly, et le plus brillant de mes anciens élèves de l'École pratique et de mes conférences d'internat et d'agrégation, devenu un maître lui-même, Paul Segond. S'il est vrai qu'*à vaincre sans péril on triomphe sans gloire*, je puis dire aussi que le mérite incontesté de mes rivaux rehaussait aux yeux de tous, comme aux miens, le prix de mon succès. Je ressentis donc vivement l'honneur qui m'était fait et l'étendue des devoirs qu'il m'imposait envers la Ville de Paris et envers la Faculté de médecine.

J'inaugurai mes leçons le 31 Mai 1901. Depuis, cinq années se sont écoulées; j'ai eu pendant ce temps de nombreux et excellents collaborateurs, mes chefs de clinique : Jayle (*fidus Achates*), Dartigues et Lœwy ; mes internes : Gauchery, Bender, Chevé, Daniel, Lardennois, Cantonnet, Lemaître, Pouillot, Nandrot, Le Sourd, Lequeux, Perreaux, Papin, Oppert, Rouhier, Trèves, Kahn, Caraven; enfin, cette année, Hovelacque, Pottet et Deverre.

Il m'est doux de remercier ici publiquement mes chers élèves qui ont été de si précieux auxiliaires. J'espère avoir été pour eux de quelque utilité; quoi qu'il en soit, je déclare hautement qu'ils m'ont souvent été fort utiles à moi-même. Combien de fois m'ont-ils apporté l'écho des intéressants essais faits dans les services voisins, ou m'ont-ils signalé les détails techniques nouveaux inaugurés par leurs maîtres, dans les hôpitaux où ils avaient déjà passé — telles les abeilles transportant le pollen sur les plantes où elles se posent successivement ! — On n'a pas assez remarqué combien la vulgarisation et l'unification rapide des procédés nouveaux est due à l'action quotidienne de nos internes : pour ma part, je crois devoir leur être redevable de la diffusion rapide des détails de ma pratique hospitalière qu'ils ont transmis dans d'autres services après les avoir appris dans le mien. Il y a plus : l'indépendance parfois un peu frondeuse du jugement de nos internes n'a-t-elle pas une action salutaire sur le chef en l'obligeant à une surveillance plus étroite de lui-même? Mais ce qui nous rend surtout débiteurs de nos aides, c'est le plaisir de voir nos enseignements compris et goûtés par l'élite intellectuelle que constitue l'Internat parisien; c'est enfin la joie, après une année passée à travailler ensemble, de sentir que les relations de maître à élève sont devenues peu à peu et pour toute la vie des liens franchement amicaux.

Jadis, quand les vaisseaux de Corinthe ou de Phocée quittaient le port pour

---

1. La Commission mixte comprenait 22 membres : le doyen et l'assesseur des Facultés de médecine, de droit, des lettres et des sciences de Paris, le directeur de l'École de pharmacie et son assesseur, un délégué spécial de la Faculté de médecine, neuf conseillers municipaux, le président du Conseil municipal et le Vice-recteur de l'Université, qui présidait la Commission.

voguer loin de la métropole en quête de nouvelles colonies, plus d'un émigrant emportait précieusement sous les plis de son manteau un peu de terre enlevée aux champs paternels et quelques charbons ardents ravis au foyer domestique. — Ainsi, mes chers élèves, quand vous quitterez mon service d'hôpital pour aller parfois très loin, en province ou à l'étranger, je voudrais que chacun de vous emportât, avec ce qu'il aura prélevé dans notre vaste champ d'études, une petite étincelle née de l'ardente sympathie qui ne s'éteindra jamais pour lui dans le cœur de son ancien chef !

*
* *

La joie que j'éprouve aujourd'hui dépasse tellement la commune mesure que, si j'étais superstitieux, je croirais qu'un grand malheur me menace, et, comme Polycrate, pour désarmer l'implacable Némésis jalouse du bonheur insolent des mortels, j'irais jeter dans la mer cette médaille plus artistement ciselée que l'anneau d'or du tyran de Samos.....

Mais que les souscripteurs, que le maître Chaplain se rassurent! Je n'imiterai pas le crédule fils d'Eaque, et le chef-d'œuvre de l'illustre graveur ne risque pas d'être enseveli dans le ventre d'un poisson.

Grâces vous soient rendues; le *Traité de Gynécologie* sera depuis longtemps oublié que son titre restera gravé sur le revers de cette médaille immortelle :

Tout passe : l'art robuste,
Seul a l'éternité,
Le buste
Survit à la cité!

A vous tous à qui je dois cette magnifique offrande qui suffira à rendre mon œuvre périssable aussi durable que le bronze, encore une fois et de tout mon cœur, merci!

Paris. — Imprimerie de la Cour d'appel. L. Maretheux, directeur, 1, rue Cassette.